

Compte rendu du forum du CCHA du samedi 04 mai 2013.

Présentation des recherches sur Châteauneuf

Les enfants du faubourg ; le pont de la Manu ; les couteliers sous l'Ancien Régime.

C'est par un temps enfin printanier que s'est tenu, en la salle du Verger, ce dernier forum avant les vacances d'été. Le soleil rayonnant n'a pas empêché plus de quatre vingt personnes de se réunir pour écouter les exposés des conférencières du jour. Il s'agissait de la première table ronde sur le sujet d'étude arrêté par le Conseil d'administration du CCHA en automne 2011: " Châtelleraut rive gauche, de Châteauneuf à Naintré". Un sujet d'une très grande richesse articulé autour de trois axes: les lieux, les habitants, la vie quotidienne . Les conférencières Marie-Jeanne Ferragut, Lucienne Guais, Françoise Metzger et Claudine Pauly, toutes adhérentes du CCHA, sont des membres actifs de l'organe moteur de l'association: le Groupe de Recherches d'Archives et d'Histoire du Châtelleraudais. Les exposés du jour sont l'expression synthétisée de leurs travaux dont on trouvera un développement plus ample dans les Revues d'Histoire du Pays Châtelleraudais.

Les enfants du faubourg

Lucienne Guais évoque les enfants trouvés à Châteauneuf aux XVII et XVIIIème siècles: ils sont abandonnés sur la voie publique, devant des boutiques, sur des appuis de fenêtre, là où ils ont des chances d'être trouvés rapidement. L'abandon se fait nuitamment, le déposant redoutant d'être vu. Les causes sont bien classiques: la misère, le chômage, l'illégitimité, les conditions d'hygiène....Avec les Lumières et la Révolution française, les mentalités évoluent un peu: apparaissent alors les tours d'abandon au XIXème siècle. L'un est installé à l'hôpital/ hospice, localisé à cette époque boulevard de l'Envigne, à Châteauneuf. L'enfant est nourri par une nourrice de l'hôpital, puis confié à une nourrice privée, rémunérée par l'hôpital, ce qui coûte assez cher. Vers 6 ou 7 ans, l'enfant revient à l'hôpital qui le place alors dans une famille d'agriculteurs, d'artisans, ou dans une famille bourgeoise comme domestique. Vers 11 ou 12 ans l'enfant est complètement livré à lui même. M.J. Ferragut souligne la dureté des conditions de vie de ces enfants abandonnés en montrant la forte mortalité qui les frappe. Quant à ceux qui survivent, beaucoup d'entre eux viennent grossir la classe miséreuse de la population du faubourg. D'autant plus que les tours paraissant favoriser les abandons et coûtant cher sont supprimés, comme celui de Châteauneuf en 1863.



Tour de l'hôpital-hospice de Provins, *musée de Provins*

Marie-Jeanne Ferragut aborde un autre aspect des enfants du faubourg: la salle d'asile. Précisant aussitôt qu'il s'agit d'une salle d'hospitalité pour enfants de 18 mois à 7 ans, ce qui deviendra avec les lois Ferry de 1881 l'école maternelle. Au début du XIX^{ème} siècle, l'enfant de famille pauvre est très largement livré à lui même. L'idée est de le sortir de son environnement difficile, de lui donner une éducation morale et religieuse. A partir de 1836, les salles d'asile sont gérées par les municipalités, après accord de l'Inspecteur d'Académie. Concrètement, ce sont les religieuses qui s'en occupent: à Châteauneuf il s'agit des Soeurs de la Sagesse. Avec les mouvements de 1848, la fonction d'instruction de la salle d'asile devient plus forte: apprendre les lettres, les chiffres, utiliser le boulier, expliquer des images, faire des travaux d'aiguilles, sans oublier pour autant le savoir religieux. Le but est de sortir l'enfant de l'oisiveté, mais aussi de lui donner le sens de l'obéissance. Sur ce dernier point quelques voix se font entendre comme celle de Paulette Kergomar qui critique l'enrégimentement des enfants dans les salles d'asile. Lucienne Guais termine son exposé en évoquant les locaux des salles d'asile de Châteauneuf, et ce qu'ils sont devenus après 1881.

Le pont de la Manu

Pour ouvrir son propos sur un clin d'oeil, Françoise Metzger projette la photo de la plaque du pont sur laquelle on peut lire: Pont Camille de Hogues. Alors, pont de la Manu? Pont Neuf? Pont Camille de Hogues? Le nom de ce pont est l'une des questions posées par la conférencière qui dévoile ses sources: les délibérations du Conseil municipal, l'Echo de Châtellerauld, plutôt conservateur, l'Eclaireur de la Vienne, clairement de gauche, voire "rouge". La localisation du pont va pratiquement de soi quand on regarde le plan de la ville de 1876: la rue Saint Marc, rive gauche, qui borde la Manu, et la rue du Château d'eau, rive droite, débouchent sur la Vienne face à face. Mais les "pour" et les "contre" s'affrontent par articles de presse ou réunions publiques. Les ouvriers de la Manu qui résident

rive droite ont un long chemin à parcourir pour rentrer déjeuner chez eux; les jours de marché et de foire les embouteillages sur le pont Henri IV sont préoccupants. Mais d'autre part les commerçants de la Grand Rue Châteauneuf, mené par Joachim Texier, craignent une baisse de leur clientèle et de leur chiffre d'affaires en cas de nouveau pont. Et puis il y a la question du coût de la construction, lourd à assumer pour la municipalité. Sous le mandat de Jules Duvau, maire de 1888 à 1896, la nécessité de construire un pont se fait de plus en plus ressentir, c'est l'époque d'une très forte activité de la Manu qui traite la commande russe de 500000 fusils. Mais c'est à son successeur à la mairie, Louis Camille Dehogues, maire de 1896 à 1904, que revient la charge d'assumer la construction et la mise en fonctionnement du pont. Le 26 novembre 1897 le conseil municipal lance un concours pour la construction du pont. Sollicité, le Ministère de la Guerre accepte de verser 10000 francs quant le pont sera ouvert à la circulation. Le choix est arrêté en juillet 1898 sur un pont en béton armé, une nouveauté pour l'époque, proposé par la société Hennebique. Le pont est mis en service, après des essais de sécurité, en septembre 1900, mais sans inauguration officielle. Quant au nom, l'affaire traîne en longueur jusqu'après la Première Guerre mondiale autour de l'orthographe à adopter pour la dénomination du nom: Dehogues ou De Hogues? Peut-être est-ce pour cela que beaucoup de Châtelleraudais parlent toujours du "pont de la Manu"...



du pont Camille de Hogues, *musées de Châtelleraudais*, n° d'inventaire : 2010.0.47.2

Vue

Les couteliers sous l'Ancien Régime

C'est une approche un peu différente que nous propose Claudine Pauly avec son exposé sur les couteliers. D'abord par la remontée dans le temps: les statuts des couteliers de Châtellerauld sont déposés en 1571. Ensuite par la croissance des effectifs sous l'Ancien Régime et donc l'impact sur la ville: 50 maîtres et 100 ouvriers en 1571, 300 maîtres et 700 ouvriers en 1789. Enfin par l'orientation clairement méthodologique de son exposé: comment retrouver la trace des couteliers de Châteauneuf? Quels caractères démographiques et quels modes de vie de ces ouvriers et artisans? Pour cela elle a dépouillé 140000 fiches de registres paroissiaux, puis les registres eux mêmes, ce qui lui a permis, par exemple, de relever 684 mariages de couteliers entre 1588 et 1789 dans la paroisse Saint Jean l'Evangéliste. Pour mener une étude démographique plus poussée, elle a choisi un échantillon de 200 familles de couteliers du faubourg. Elle a pu ainsi relever statistiquement les naissances et décès des enfants, les âges de décès des parents, les mariages entre familles de couteliers...et même les surnoms dont s'affublaient les couteliers eux mêmes, certains très évocateurs! Pour comprendre la vie de ces couteliers sous l'Ancien Régime, elle a dépouillé les contrats d'apprentissage, les contrats de mariage avec la dot des épouses, les contrats de vente permettant d'évaluer l'habitat, les inventaires après décès qui fournissent une description méticuleuse des biens du disparu. Et les résultats de ces recherches et dépouillements? Il ne vous reste plus qu'à les lire dans l'article de Claudine Pauly, Revue d'Histoire du Pays Châtelleraudais, numéro 25, pages 42 à 56...



Une dernière précision: en chercheuse aguerrie, Claudine Pauly s'est dit que la presse locale et régionale, en l'occurrence Le Mémorail du Poitou, pouvait sans doute lui révéler quelques renseignements supplémentaires. Et elle y a découvert qu'en 1874 s'est tenue à l'hôtel de ville une exposition sur l'histoire du travail en Poitou. Parmi les objets exposés figurait une plaque de cuivre de 1698 portant les poinçons de 339 couteliers. Certains sont déjà identifiés, mais c'est une autre piste d'étude qui s'ouvre pour compléter la connaissance de cette corporation.

Au terme de cette table ronde très riche en informations, la rive gauche a livré quelques uns de ses secrets. Il en reste bien d'autres. Le travail continue. Rendez-vous est pris dans les prochaines revues et pour une seconde table ronde en mai 2014.

Le rédacteur du compte rendu par intérim, Jean-Luc Gillard.